



Emotion et sous-conversation : des tropismes sarrautiens à la sémiotique dialogique

Nicolas Couegnas

► To cite this version:

Nicolas Couegnas. Emotion et sous-conversation : des tropismes sarrautiens à la sémiotique dialogique. Emotion et sous-conversation : des tropismes sarrautiens à la sémiotique dialogique, 1999, Lyon, France. halshs-00708497

HAL Id: halshs-00708497

<https://shs.hal.science/halshs-00708497>

Submitted on 15 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emotion et sous-conversation : des tropismes sarrautiens au modèle sémiotique dialogique.

Introduction

Nous ferons ici quelques propositions sur la relation entre émotion et conversation à partir d'un examen attentif de la notion de tropisme chez Nathalie Sarraute. Cette notion fondamentale de l'œuvre sarrautienne¹, qui noue tout ensemble émotion, relation interpersonnelle et contraintes sémiolinguistiques, semble capable de susciter de très fertiles interrogations tant en linguistique conversationnelle qu'en sémiotique. Ajoutons que nous voyons là matière à une interdisciplinarité efficace, où certaines recherches de la sémiotique "actuelle"², qui s'attachent à décrire la dimension sensible des discours, pourraient rejoindre les préoccupations de la linguistique conversationnelle par le biais de la problématique de l'émotion. Occasion, donc, d'une contribution, et d'une présentation des premiers éléments de ce que nous proposons de dénommer une *sémiotique dialogique*.

1. Tropisme et signification sensible de l'énonciation

Venons-en aux faits. Un tropisme est un indicible malaise, un flot de sensations et de perceptions confuses ressenties par les partenaires d'une interaction verbale lorsqu'ils profèrent certains types d'énoncé. Nathalie Sarraute désigne par le terme de sous-conversation³ l'ensemble de ces phénomènes sensibles et fluctuants générés par les dialogues. Ce qui fait tropisme, ce qui crée le bref malaise sous-conversationnel, ce peut-être l'énoncé lui-même ou son intonation.

Quelques exemples de tropismes :

¹ O. c., Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de La Pléiade", 1996.

² Bien évidemment, le champ est large de ce que l'on peut nommer actuel et les axes de recherches multiples. Il faut donc préciser que nous n'exploitons ici que les propositions de Jacques Fontanille et de Claude Zilberberg en sémiotique tensive et de Jean-Claude Coquet pour le versant plus spécifiquement subjectif.

³ "Conversation et sous-conversation", *L'ère du soupçon*, o.c., pp.1587-1605 (NNRF, 1956)

Dans l'une des pièces de Sarraute intitulée *Pour un oui pour un nom*⁴, deux amis sont en scène qui conversent paisiblement. Tout à coup le tropisme surgit, par le simple fait que l'un des deux interlocuteurs juge de ce que l'autre lui raconte par un "c'est bien ça"⁵ à l'intonation paralysante. Dans une conversation normale, l'effroi provoqué par l'intonation se résorberait en un instant. Mais dans le théâtre de Sarraute la sensation du tropisme devient la matière du drame, ou plus exactement du logo-drame⁶, pour reprendre une expression d'Arnaud Rykner qui indique bien la nature sémiolinguistique du tropisme. Dans la pièce citée, le "c'est bien ça" agit comme une déclaration de guerre. Son léger mépris condamne sans appel la relation amicale des interlocuteurs. Comment, dira-t-on, une simple intonation, un peu relâchée, un peu absente à son propos, parvient-elle à produire de si grands effets ? Il semble que la clé soit moins dans l'axiologie implicite au jugement modalisé par l'intonation : "c'est bien ça" signifiant "oui, en effet, ce n'est pas si mal pour toi", que dans la possibilité linguistique d'énoncer une telle axiologie comme malgré soit. En d'autres termes, l'allocutaire ferait grief au locuteur de s'être laissé déborder par les pouvoirs de la parole, comme si le locuteur n'était pas assez présent à son énonciation.

Autre exemple, extrait cette fois de *L'usage de la parole*⁷. Il s'agit d'un recueil d'article assez courts, dont chaque titre représente un syntagme générateur de tropisme. Prêtons un peu l'oreille au pouvoir émotionnel de l'expression "mon petit". Sarraute précise que pour être efficace l'expression doit émerger "inopinément au cours de la plus paisible et amicale des conversations"⁸. Il faut de plus que les interlocuteurs soit des égaux, que le "mon petit" ne soit rendu légitime ni par une différence d'âge ni par une différence hiérarchique. Dans ces conditions, le tropisme peut accomplir son office : le "mon petit" se transforme en une fulgurante axiologie interpersonnelle sans qu'il y paraisse : un bref instant, l'énonciataire se sent l'inférieur de l'énonciateur, il se sent presque physiquement devenir un "pantin ridicule" ; et plus l'émergence du tropisme apparaîtra comme indépendante de l'énonciateur, comme imposée par la structure dialogique elle-même, plus le malaise sera indicible et puissant.

Ce qui est en jeu, ce n'est donc pas la volonté insidieuse du locuteur qui voudrait asservir l'allocutaire, mais véritablement une propriété de la structure dialogique de l'énonciation : "mon petit" ne fait que rendre manifeste le pouvoir de la relation dissymétrique *je-tu*. L'expression signifie avant tout "je dis que tu es mon petit". Par le fait que le *je* est toujours en position de transcendance par rapport au *tu*⁹, comme

⁴ Nathalie Sarraute, *L'usage de la parole*, Paris, Gallimard, coll. "Blanche", 1982.

⁵ O.c., p. 1499.

⁶ Arnaud Rykner, *Théâtre du Nouveau Roman (Sarraute, Pinget, Duras)*, Paris, J. Corti, 1988

⁷ *L'usage de la parole*, o.c., pp. 923-986 (Gallimard, 1980).

⁸ Id., p. 961.

⁹ E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* 2, "La nature des pronoms", Paris, Gallimard, 1966, p.260.

l'affirme Benveniste¹⁰, toute énonciation dialogique entraîne de ce fait l'assomption d'une axiologie interpersonnelle. Le *tu* ne peut être que le serviteur du *je*.

Ainsi, on peut rendre compte de ce qui semble générer le tropisme, mais il manque encore l'explication des réactions sensibles qui l'accompagnent. Un examen plus large et plus approfondi montrerait qu'en définitive chaque sensation tropique apparaît comme un effet de l'inquiétante question de l'ascription, du " qui dit ça ? ". " Qui dit ça ? ", c'est à dire : dans quelle mesure l'assomption énonciative inhérente au *je*, sujet de l'énonciation, avec ses effets sur le *tu*, traduit-elle, ou trahit-elle l'identité " profonde " des personnes.

Ainsi, dans le cas de l'expression " mon petit ", l'assomption énonciative sature-t-elle le rapport du sujet énonçant à son énoncé, ou est-il besoin de faire appel à d'autres types d'instances, qui seraient des instances de la personnes, encore à localiser. C'est dans cet espace, dans cet écart entre types d'instances que les sensations prendraient leur source.

Sur la base de ces quelques exemples, trois étapes sont à distinguer pour rendre compte du niveau de la sous-conversation.

1-la structure énonciative engage, au sens fort les instances de l'énonciation ; en vertu du principe de Benveniste " est ego qui dit ego " ¹¹, quand le sujet se pose comme *je*, il énonce sa subjectivité.

2 -mais la structure de l'énonciation est par essence dialogique et dissymétrique : le *tu* ne se résume pas en la possibilité de l'alternance énonciative ; dans le présent du *je* qui s'énonce face à un *tu*, la transcendance du *je* prend nécessairement valeur d'axiologie. Dans le temps de parole du *je*, le *tu* ne peut qu'acquiescer en silence. Il est soumis à la loi du solipsisme énonciatif.

3- à partir de l'engagement (1) et de l'axiologie interpersonnelle qui résulte de la dissymétrie énonciative (2), se dessine les contours d'instances de la personne qui manque à l'énoncé. Chez Sarraute, la déperdition identitaire semble atteindre préférentiellement l'allocutaire qui est comme délogé de sa profondeur par le *tu* ; néanmoins, dans la mesure où c'est l'énonciation dans son ensemble qui fait sens, sa force qui fait un défaut d'être, l'identité engagée par le sujet de l'énonciation n'est pas non plus épargnée. On veut indiquer par là que, de façon générale, les sensations tropiques rendent présents en discours les complexes mécanismes de la perception intersubjective. Intersubjectif est à entendre en son sens le plus large : c'est-à-dire à la fois la perception identitaire réflexive, qui va de soi à soi, et la perception transitive, qui va de soi à l'autre ou de l'autre à soi. On ne quitte pas pour autant l'horizon discursif. Le manque n'est pas l'absence, les sujets recherchés ne sont pas le locuteur ou l'allocutaire, mais bien des instances de la personnes qui agissent sur le discours selon leur propre modalité.

¹⁰ Id..

¹¹ Id..

On ne fait ainsi que suivre les propositions de Jean-Claude Coquet en concentrant notre attention sur l'intersubjectivité. Le sémioticien, pour rendre compte d'une dimension phénoménologique du discours, déjà présente chez Benveniste¹², est amené à scinder le sujet¹³. Il distingue une position sujet, responsable des jugements assertifs, un non-sujet à qui l'on doit imputer la capacité de prédication, (c'est par exemple le corps propre implicite à un énoncé tel que " je vois le bleu du ciel ") , et enfin un *tiers actant*, identifiable en simplifiant à un destinataire, que l'on pourrait gloser comme force signifiante du monde.

On trouve chez Jacques Fontanille et Claude Zilberberg des propositions qui ne sont pas très éloignées. Ceux-ci, pour décrire les phénomènes sensibles du discours font appel à une instance perceptive qui se pose comme centre en installant autour d'elle un champ de présence¹⁴.

Dans tous les cas, et ce sont les tropismes qui nous y invitent, il nous semble qu'une sémiotique qui veut prendre en considération la dimension phénoménologique du discours doit nécessairement rencontrer ce qui est pour Ricœur l'aporie fondamentale de la phénoménologie¹⁵ : à savoir la perception intersubjective. Autrement dit, si la chair, le non sujet de Coquet, parvient à s'énoncer, qu'en est-il de cette chair quand elle devient corps pour l'autre ? Cette question nous conduit à élaborer une typologie des positions sujets déterminées par les contraintes de la perception intersubjective.

2. Des instances de la personne aux effets sensibles du discours

Nous nous limiterons ici à la présentation de quelques outils, capables de décrire l'émotion spécifique des tropismes, à partir de la reformulation sémiotique du problème de l'identité.

Une tentation, pour aborder l'intersubjectivité serait de traiter les sujets comme des entités dotées de forces et de sensibilités, équivalentes sur le plan phénoménologique, qui rentreraient en interaction et se modifieraient mutuellement au cours de l'interaction. Ainsi se constituerait une relation émotionnelle, empathique, qui servirait de fondement à l'intersubjectivité en discours. Ce niveau d'analyse paraît déterminant, mais il nous semble qu'il ne peut pas être premier dans la structuration de

¹² Voir par exemple "Nouvelle problématique de l'énonciation", Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotiques*, Paris, Didier-Erudition, n°10, juin 1996.

¹³ Jean-Claude Coquet, *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, PUF, coll. "Formes sémiotiques", 1997

¹⁴ Jacques Fontanille, Claude Zilberberg, " Valence/valeur ", *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Limoges, PULIM, 1996, n°46-47, ou Jacques Fontanille "Sémiotique littéraire et phénoménologie", *Sémiotique Phénoménologie Discours Du corps présent au sujet énonçant*, textes réunis en hommage à JC Coquet.

¹⁵ A *l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1986 ("Sympathie et respect" , pp. 266-284).

l'intersubjectivité. Il paraît en effet fondamental qu'en la matière la sémiotique n'oublie la leçon de la phénoménologie.

Selon plusieurs continuateurs de la phénoménologie husserlienne, le problème de la relation à l'autre constitue une aporie fondamentale. Pour Paul Ricœur le problème est aussi simple que radical. si le monde se constitue en moi, n'a de sens que dans l'acte noétique qui me lie à lui, que devient alors cet autre sujet, devant moi, qui partage avec moi cette même faculté ? En d'autres termes, soit je partage avec l'autre cette faculté de viser le monde, et il faut alors parler d'une co-fondation du monde, soit le monde n'a de sens que dans ma sphère propre, mais alors je nie l'autre, en le transformant en simple objet du monde. Donc d'un côté un déterminisme intersubjectif où le monde est co-fondé et de l'autre une position solipsiste indépassable qui réduit le monde à ma propre sphère d'intentionnalité.

Pour sortir de cet aporie en ne la négligeant pas, et pour faire un pas en direction des ressources de la sémiotique tensive, il convient de se demander avec Ricœur ce que sont réellement l'identité et la relation entre des identités différentes. Dans *Soi-même comme un autre*¹⁶, Ricœur, pour appréhender la notion de permanence identitaire fait appel à l'*ipséité* qu'il oppose à la *mêmeté*. Selon le philosophe, la question de la permanence identitaire fait surgir pour un sujet le problème de sa propre altérité : comment peut-on dire que l'on reste soi malgré son inscription dans le flux de la temporalité, comment opère-t-on le recouvrement identitaire entre un état de soi à un instant *t* et à un instant *t+1* ?

La réponse de Ricœur est contenu dans le titre : *Soi-même comme un autre*. Pour dépasser sa propre altérité, il faut la considérer comme un lien avec l'altérité d'autrui. Sa propre altérité se transforme en la possibilité d'accueillir l'altérité d'autrui. Il faut donc pour Ricœur se considérer soi-même comme un autre et réciproquement considérer l'autre comme un autre soi-même. Ce qui revient à postuler qu'il y a de l'autre en moi de la même manière qu'il y a de moi en l'autre.

Ricœur nomme *ipséité* ce mouvement identitaire qui se nourrit d'altérité pour établir une communication entre soi et l'autre. Nous proposons dès maintenant de nommer *ipse* la part de l'autre en moi, et *alter ego* la part de moi en l'autre. Le déploiement de l'*ipséité*, se produirait donc grâce à la relation entre l'*ipse* d'un sujet et l'*alter ego* d'un autre sujet, contractée à partir de la rencontre entre *ego* et *autrui*.

Au lieu de deux sujets, qui seraient soit dans une opposition irréductible soit dans une indistinction totale, on obtient quatre positions, quatre instances de la personne, dans une relative continuité (voir schéma 1).

Si l'on fait maintenant appel aux propositions de la sémiotique tensive, non seulement cette continuité est susceptible de recevoir une description plus fine, mais, de surcroît,

¹⁶ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

on peut espérer comprendre comment cette partition des sujets parvient à se faire sentir en discours.

Pour décrire les phénomènes sensibles, qui sont de l'ordre du continu, Jacques Fontanille et Claude Zilberberg postulent l'existence de gradients dont l'association permet de générer des valeurs en discours¹⁷. D'autre part, dans la mesure où ces gradients sont censés décrire un espace de perception et de sensation, les gradients doivent obéir aux deux ordres fondamentaux que sont l'énergie, l'intensité d'une perception, et l'étendue spatio-temporelle, qui correspond au déploiement de cette sensation.

Sans entrer dans le détail¹⁸, on peut observer que dans le cas qui nous intéresse, l'identité et l'altérité joue le rôle des gradients, et paraissent obéir aux facteurs de l'intensité et de l'étendue. L'identité selon l'intensité s'apparente alors à la notion psychologique de *self* ou d'*ego feeling*, c'est-à-dire à la perception par soi-même de son degré de plénitude identitaire. Quant à l'étendue, elle prend mesure de la dimension altérité de l'*ipséité*. C'est sur cet axe de l'étendue que le sujet est confronté à sa propre altérité et l'altérité d'autrui. Dans l'étendue spatio-temporelle, le sujet est par exemple confronté à l'identification et à l'assomption de ces propres rôles successifs. Au minimum d'étendue, l'altérité est quasiment inexistante, le sujet conserve le sentiment de son unité, mais il est déjà corps pour l'autre. Tandis qu'au maximum d'étendue, l'éclatement de la pluralité de ses rôles l'assujetti à l'altérité, c'est-à-dire à l'impossibilité d'opérer un recouplement identitaire.

Dans ces conditions, les instances de la personnes reçoivent les définitions suivantes (voir schéma 2) :

1. en position de forte intensité, on trouve *ego* qui possède une identité maximale et une altérité inexistante, ce qui satisfait à la définition d'un *ego feeling* plein de l'identité à lui-même. *Ego* est à la fois une manifestation identitaire forte, intense, c'est l'identité vécue comme unicité et une manifestation identitaire rare, non extense, c'est l'identité comme unité.
2. à l'autre pôle se trouve *ipse*, en position atone et extense. La découverte en soi de l'altérité, que représente *ipse*, se traduit par son appartenance au régime de l'étendue. Cette étendue forte équivaut à la reconnaissance en soi d'une pluralité infinie de rôles identitaires. L'altérité est ici synonyme d'infinitisation. C'est d'ailleurs la pluralité de ces rôles qui va permettre l'accueil de l'altérité d'autrui. Si je puis être tout, alors je peux partager l'identité d'autrui. D'autre part, l'*ipse*,

¹⁷Jacques Fontanille, Claude Zilberberg, op. cit..

¹⁸ Il faudrait ajouter que la corrélation entre ces deux paramètres peut se faire de façon inverse, lorsqu'ils varient en sens inverse, ou de façon converse lorsqu'ils varient dans le même sens. Nous n'en tiendrons pas compte ici, et nous contenterons de faire apparaître les courbes de ces deux corrélations dans le schéma 2.

en tant qu'étendue infinie est à la fois la profondeur du sujet et la garantie de sa cohérence identitaire. Comme *ipse*, le sujet peut, potentiellement, être tout, il échappe toujours à la réduction, de l'interaction verbale par exemple, qui voudrait menacer son unicité. C'est également parce qu'il est virtuellement tout, qu'une permanence identitaire est possible. Comment expliquer sinon, que le sujet ne se découvre pas autre à chaque moment ?

3. la position d' *autrui*, elle, est tonique : *autrui* a une identité forte, unique, comme *ego* ; mais il appartient néanmoins au régime de l'étendue, qui marque son altérité. C'est selon nous l'association de ses deux paramètres qui permet d'appréhender en partie le mystère de l'identité d'autrui. *Autrui* n'est pas un objet, il possède donc une identité, une unicité, qui pour *ego* n'est que probable. Cette probabilité identitaire est traduite par son étendue : il est doté d'une infinité de rôles possibles, et il est susceptible d'assumer à tout moment, comme identité intense, n'importe lequel de ces rôles sans qu'*ego* en puisse rien prévoir. L'identité probable d'autrui peut se dire comme une infinitisation intense.

4. enfin la position *alter ego* qui a été présentée comme le lien possible avec *autrui*, comme la part de moi en l'autre, apparaît comme atone, non étendue. En tant que non étendu, *alter ego* est doté d'un nombre fini de rôles identitaires, il possède donc une certaine unité, mais en tant qu'atone, cette unité ne peut s'élever au rang d'unicité, c'est-à-dire de singularité identitaire. C'est cette unité couplée avec une non-unicité qui rend le partage possible avec la position *ego/ipse*. Le nombre fini de rôle permet au soi de se projeter en l'autre, de s'assimiler à l'autre. : l'infinitisation interdisait toute coïncidence numérique entre moi et *autrui*, elle redevient possible avec l'unification des rôles. D'autre part, alors que l'unicité d'autrui excluait le partage, la non-unicité le transforme en un semblable.

En résumé :

- ego* est unicité et unité, c'est-à-dire intense et ponctuel
- autrui* est unicité et pluralité infinie, il est intense et d'une étendue potentiellement infinie
- ipse*, l'autre en moi, est atone mais doté lui aussi d'une étendue virtuellement infinie
- alter ego*, moi en l'autre, n'est pas unique mais possède une unité : il est atone et doté d'une étendue bornée.

3. retour au discours et conclusion

Ce schéma a permis de faire émerger des positions sujet, dotées de propriétés spécifiques, qui paraissent satisfaire aux contraintes phénoménologiques. Le problème devient maintenant d'indiquer comment ces instances s'incarnent en discours avec leurs propriétés respectives. Or il apparaît que les effets sensibles générés par la sous-conversation viennent précisément du destin en discours de ces instances perceptives des personnes. Le point fondamental étant que ce qui se conserve de ces instances dans l'acte énonciatif manifesté par le discours, ce sont les variations de la tonicité (c'est-à-dire des complexe d'intensité et d'étendue) qui ont servi à définir ces instances. En d'autres termes, il faut aborder les sensations de la sous-conversation comme des modulations de l'énergie et de l'étendue qui renvoient directement aux instances de la perception intersubjective.

Pour comprendre comment les gradients de l'intensité et de l'étendue se convertissent, il faut revenir sur les caractéristiques de l'énonciation déjà évoquées :

- si l'on suit Benveniste, il apparaît très clairement que la force d'engagement du *je* peut se décrire comme une tonicité particulière : comme l'instance *ego*, le *je* serait intense et ponctuel. L'intensité prenant la mesure, dans ce cas, de la force de l'assomption énonciative. A l'identité comme intensité, répondrait l'intensité de l'assomption énonciative. En tant qu'il est ponctuel, replié sur sa propre position énonciative, on voit assez bien comment le *je* parvient à exclure à la fois les autres instances du soi, et à la fois l'altérité d'*autrui* passée au filtre de sa position solipsiste.

- d'autre part, dans le *tu* pris dans la relation *je-tu*, l'intensité du *je* se conserve, mais l'étendue s'ouvre dans l'espace de l'interlocution pour accueillir l'axiologie interpersonnelle imposée par le dialogisme de l'énonciation. L'étendue, quand elle se réalise en discours, décrit donc d'une part le nombre d'instances énonçantes manifestées par l'énoncé (un *je* unique, un *je-tu*, un *nous* borné, ou une véritable polyphonie énonciative) et d'autre part la capacité du discours à transformer ces instances énonçantes en autant de rôles identitaires qui prennent place dans une axiologie interpersonnelle. L'étendue du discours c'est le passage du dialogisme à l'axiologie interpersonnelle.

- dernier point : en raison de l'interdépendance des variations de la tonicité, on peut imaginer, encore sommairement, comment les formes de tonicité réalisées en discours parviennent à convoquer dans le même temps des instances de la personnes avec lesquelles elles interagissent. Ainsi, quand l'assomption énonciative pour ainsi dire happe les sujets, les mobilisent en ne sélectionnant qu'une espèce de leur être sensible, cette sommation qui réduit les sujets entraîne nécessairement une réaction sensible qui fait signe vers la profondeur des sujets. Nous voulons dire par là que si les formes de tonicité propre au discours réalisent les position d'*ego* et d'*autrui* par l'énonciation en *je* et en *tu*, alors, dans le même temps, sont convoqués *ipse*, la profondeur du sujet, et *alter ego*, la profondeur d'*autrui* accessible.

Pour en donner un exemple, revenons au tropisme initial en ne retenant que quelques points qui vont dans le sens des propositions précédentes.

Première étape, le tropisme émerge dans le discours grâce à la formule stéréotypée “ mon petit ”. Auparavant, la conversation était pacifiée : les deux sujets échangeaient sans que leur profondeur identitaire soit mise en question. Autrement dit, ils s'énonçaient en demeurant des *je*, intenses et ponctuels, nul n'avait à subir l'affront du *tu*. Le tropisme parvient à s'agréger à cette conversation “ idéale ” en raison de sa stéréotypie. Or qu'est-ce qu'un topos en terme tensif : c'est un énoncé assumé par une collectivité d'énonciateur qui sont absents à leur énoncé, cette pluralité bornée d'énonciateur va de paire avec une atonie : son énergie se perd d'être le bien de tous. C'est d'ailleurs cette absence de force qui explique son surgissement subreptice en discours.

Seconde étape : en assumant le topos par le simple fait de l'énoncer, le sujet de l'énonciation réactive sa force. Il projette son énergie énonciative sur l'étendue du lieu commun. Le topos se transforme en un contenu assumé.

En même temps que le topos, surgit le *tu* ; c'est alors que l'énonciation dialogique se transforme en axiologie interpersonnelle; *je* et *tu* viennent donc occuper les positions permises par l'étendue du topos. En raison de l'intensité de l'assomption énonciative, cette assignation des sujets de l'énonciation dans une hiérarchie interpersonnelle à vocation à rendre compte de la totalité de la subjectivité des sujets de l'interaction. On comprend, dès lors, que cette violence faite aux sujets génère le malaise.

Troisième étape : conformément à ce qui a été annoncé, à la sommation énonciative devrait répondre la profondeur du sujet bafoué. En termes toniques, cela signifierait que le sujet pris dans l'axiologie, forme intense et étendue, tente de retrouver la profondeur de son *ipse*, forme atone à l'extension infinie. Bien entendue, cette profondeur virtuelle du sujet ne peut se dire en discours. Si l'on doit en saisir les effets dans l'interaction, ce n'est que comme direction. Or, dans la prose de Sarraute, la sommation du tropisme est toujours suivie d'une profusion de description de l'état sensible des sujets atteints par les tropismes. La figure du “ pantin ridicule ” a déjà été mentionnée, et de façon générale, de telles figures de la dysphorie apparaissent comme caractéristiques de la littérature sarrautienne. L'hypothèse que l'on peut faire, dans notre perspective, est qu'il s'agit là de l'un des moyens dont dispose le sujet pour se libérer de l'emprise du tropisme. Le surplus d'intensité négative de la dysphorie servirait à fracturer l'étendue de l'axiologie. Pour le sujet emprisonné dans l'axiologie du discours, manifester sa chair comme chair souffrante par le biais de simulacres sensibles serait déjà recouvrer un peu de sa profondeur.

Au niveau de l'interaction elle-même, on peut imaginer, sans plus, que cette prolifération des simulacres sensibles dysphoriques que le sujet se fait de lui-même, doit laisser quelques traces : par exemple, une propension du sujet atteint à aller dans le sens de celui qui l'asservit. Qu'on y réfléchisse, ce serait un résultat bénéfique d'une propriété un peu douteuse du discours: lorsqu'on dit d'une personne qu'elle s'enfonce, lorsqu'on se sent soi-même multiplier les impairs dans une conversation, comme si l'on

devançait les désirs de l'autre en multipliant les preuves d'asservissement : ce serait encore une liberté des sujets au sein même de l'emprise discursive.

Ceci nous permet de conclure sur une ouverture possible allant dans le sens de l'analyse conversationnelle. Hormis le dernier point, les pistes de recherche suggérées vont dans une seule direction. A partir des instances de la personne, construites par hypothèse, on a tenté d'expliquer comment les discours parvenaient à produire l'émotion des tropismes. La direction complémentaire va de soi : il faut comprendre comment les sensations produites sont réinjectées dans les dialogues, de quelle façon ces sensations imposent aux conversations leur pouvoir de rection.

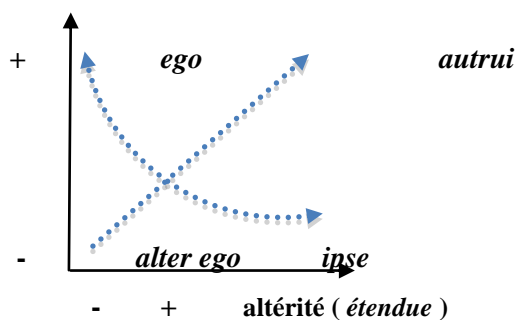
Schémas

schéma 1 : la partition intersubjective

Ego	Autrui
<i>Ipse</i> l'autre en moi	<i>Alter ego</i> moi en l'autre

Schéma 2 : corrélations entre les instances de la personne

identité (intensité)



Bibliographie

- Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* 2, "La nature des pronoms", Paris, Gallimard, 1966.
- Coquet Jean-Claude (dir.), "Nouvelle problématique de l'énonciation », *Sémiotiques*, Paris, Didier-Erudition, n°10, juin 1996.
- Coquet Jean-Claude, *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, PUF, coll. "Formes sémiotiques", 1997
- Fontanille Jacques, Zilberberg Claude, " Valence/valeur ", Nouveaux Actes Sémiotiques, Limoges, *PULIM*, 1996, n°46-47,
- Fontanille Jacques, "Sémiotique littéraire et phénoménologie", *Sémiotique Phénoménologie Discours Du corps présent au sujet énonçant*, 1996
- Ricœur Paul, *A l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1986
- Ricoeur Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990

Résumé

Les tropismes sarrautiens décrivent invariablement les émotions et les sensations dysphoriques, prétentieuses, ridicules ou absurdes produites presque structurellement par l'usage de la parole. Cette sous-conversation, enfer linguistique qui se déploie en même temps que la conversation, est d'essence dialogique. Elle vient de la structure intersubjective particulière de l'énonciation. Et l'on ne peut comprendre les tropismes, et leur origine langagière et intersubjective sans déployer une véritable sémiotique dialogique.